

A propos du *Journal d'un fou*, de N. Gogol

C. Lorin*

Janvier 1835 : Gogol publie *Le journal d'un fou* (1) accompagné d'autres nouvelles dans un recueil intitulé "*Arabesques*". L'histoire se déroule à Saint-Petersbourg. Auxence Ivanovitch, 42 ans, gratte-papier tourmenté mais besogneux, ose s'éprendre, malgré son origine roturière, de la fille de son supérieur hiérarchique, chef de bureau craint et vénéré au ministère. L'amour fou conduit Ivanovitch à halluciner des conversations étranges ainsi qu'une relation épistolaire secrète entre cette jeune fille, Sophie, et son chien Meidji. Le chien parle, écrit toutes sortes de choses surprenantes. Des fantasmes, des convictions délirantes et des idées de grandeur envahissent l'esprit du petit fonctionnaire. Son état de transe, de confusion et de délire s'aggrave et l'amène à croire qu'il est un roi d'Espagne injustement et outrageusement persécuté par le Grand Inquisiteur.

Lire ce texte en 1984 pose un certain nombre de questions.

Comment Gogol s'est-il documenté? Quel apport constitue ce texte pour la neuropsychiatrie russe? Gogol a-t-il exercé une influence sur Dostoïevsky, Tchekhov ou même Pavlov? Que signifie être *fou* dans la Russie de 1835?

Autant de questions auxquelles il n'est possible de répondre que partiellement et hypothétiquement.

Je mettrais toutefois l'accent sur deux aspects du *Journal*.

- *Sa dimension subjective* : Le texte de Gogol est, en effet, une confidence sur sa propre folie, confidence qui est à la fois la proie d'une *censure interne* et une création géniale de son propre inconscient.

Le recours à la biographie de Gogol est indispensable tant ce *Journal* exprime l'irrationnel de son monde interne et de son rapport à l'Autre.

- *Sa dimension objective* : Le journal est aussi un témoignage critique de l'aliénation réelle des "sujets" du Tsar.

Dans la mesure où Ivanovitch est un personnage dont la logique folle déjoue le cadre social, le *Journal* est un écrit dont les effets déguisés sont politiquement subversifs eu égard au système féodal et bureaucratique tsariste.

Observons pour commencer que Gogol parle de "fou" (сумасшедший) et non, comme Dostoïevsky, "d'idiote" (идиот). Son "fou" est un être fantasque, halluciné mais joyeux et avenant. "L'Idiot", au contraire, est hébété, violent, "démoniaque", plein d'un "immense orgueil". Je songe ici à l'idiotie épileptique du prince Muichkine, mais la folie absurde et passionnelle se retrouve chez Rogojine et l'état délirant aigu chez Raskolnikov. Il est clair, lorsqu'on lit le *Journal*, que nous ne devons pas confondre la folie gogolienne avec une quelconque psychose. La folie est aussi prétexte et moyen protestataire d'écrire certaines choses tout en déjouant la censure. La folie gogolienne est divagation originale, excentricité permettant toute hérésie. Et pourtant, nous allons le voir, cette folie est sans doute aussi celle de Gogol lui-même, transcendée par l'acte d'écriture.

* 4, rue Paul Fort 75014 Paris.

(1) Le titre original est « записки сумасшедшего ». Il s'agit donc de "Notes" et non d'un "journal" à proprement parler. Nous avons utilisé la traduction de Sylvie Lumeau : *Le journal d'un fou* in "Nouvelles pétersbourgeoises", Gallimard, Paris, 1966.

I LE DÉLIRE D'AUXENCE IVANOVITCH

La folie de ce personnage, initialement sans relief, est faite d'exubérances qui confinent au génie. Elle devient un état créatif d'extravagances et de (dé)possession amoureuse qui transcende l'ordinaire et le quotidien de l'existence résignée du pauvre fonctionnaire. Ce texte met en évidence la structure servile d'un peuple "administré" dont la vie n'est qu'obéissance et soumission aux autorités. Gogol oppose cette folie à la Dérison d'État.

Le chien qui écrit les lettres est une métaphore du devenir-chien des moujiks, dérision du chien "Fidel" (c'est son nom) qui obéit au doigt et à l'œil à son propriétaire, "vie de chien" du fonctionnaire domestique qui glapit avec la foule dès qu'il entend "la voix de son maître".

Ivanovitch surprend le secret du chien qui parle. Il n'ose avouer son amour clandestin. Le chien est l'expression de l'être impersonnel indéfini et dompté. La folie d'Ivanovitch, au contraire, est protestataire : le héros est aux abois partout où surgit la machine tsariste. Il délire : « En Angleterre, on a vu sortir de l'eau un poisson qui a dit deux mots dans une langue étrange » (p. 66).

Puis c'est au tour du chien de la maîtresse convoitée d'être pris d'une fantaisie burlesque.

Langue fondamentale chez Schreber, *intelligence fondamentale* chez "l'Idiot", *langue étrange* chez Gogol.

Ivanovitch souffre d'un "brouillamini dans la cervelle". Hallucinations auditives et visuelles se mêlent aux propos incohérents.

Ivanovitch déclare « J'avoue que depuis quelque temps il m'arrive parfois d'entendre et de voir des choses que personne n'a jamais vues ni entendues » (p. 67). Et plus loin : « J'ai eu comme une illumination : je me suis rappelé cette conversation que j'ai surprise entre deux chiens sur la Perspective Nevski » (p. 73).

« Les gens se figurent que le cerveau de l'homme est logé dans son crâne. Pas du tout : il est apporté par un vent qui souffle de la mer Caspienne » (p. 86) déclare Ivanovitch. Il ajoute : « J'ai découvert que la Chine et l'Espagne ne sont qu'une seule et même terre. Je conseille à tout le monde d'écrire "Espagne" sur un papier, cela donnera "Chine" » (p. 92).

Il poursuit encore : « Pour l'instant, la lune n'est habitée que par des nez. Et voilà pourquoi nous ne pouvons voir nos nez : ils se trouvent tous dans la lune » (p. 92).

Le *Journal*, commencé le 3 octobre, se ter-

mine bizarrement à la date du JO 34^e UR MS nnaée 1871 349.

La désorientation temporo-spatiale devient de plus en plus patente. Ivanovitch date son journal tantôt du 43^e jour d'avril, tantôt du mois de martobre ou de l'An 2000.

Outre l'inquiétante nouvelle intitulée *Le nez* publiée en même temps que la *Perspective Nevski*, le *Manteau* et le *Journal*, on trouve une frappante obsession du nez chez Gogol : « Peu s'en est fallu que je me décolle le nez » (p. 69). « Cet ignoble animal a manqué refermer ses mâchoires sur mon nez » (p. 75). « Je me suis sauvé à toute jambe en me bouchant le nez » (p. 74). « Son nez n'est pas en or, que je sache, mais semblable au mien, au nez de n'importe qui » (p. 83).

Ivanovitch doute de son identité. Il se dit à lui-même : « Peut-être que j'ignore moi-même qui je suis » (p. 84).

Des moments de dépression reviennent jour après jour, scandés dans le texte par cette petite phrase lancinante : « Je suis resté couché sur mon lit presque toute la journée ». Des éléments régressifs s'expriment par la référence animale : « J'ai été ouah, ouah, j'ai été ouah, ouah très malade » (p. 66).

Petit à petit se manifestent des idées de grandeur, de persécution et de complot : « Je n'ai nullement laissé voir que j'étais le roi d'Espagne » (p. 89). « Le chancelier m'a donné deux coups de bâton » (p. 91).

Ivanovitch parle des « machinations de (ses) ennemis » et déclare : « Je suis tombé entre les mains de l'Inquisition » (p. 93).

« Le grand Inquisiteur est sorti de chez moi furibond, me menaçant de quelque châtiment » (p. 94). « Ils me versent de l'eau froide sur la tête... je ne peux plus supporter leurs tortures, ma tête brûle et tout tourne devant moi » (p. 95).

Le *savoir* d'Ivanovitch, son délire de rédemption s'apparentent étrangement à ce qui singularise le protagoniste d'un autre *Journal d'un fou* que rédige l'écrivain chinois Lu Xun (2) : « Je sais, mon ami, que c'est l'Anglais qui te mène » (p. 92). « Je sais qu'il agit comme une machine » (p. 94).

Le texte de Lu Xun se termine par : « Sauvons les enfants ». Ivanovitch, lui, s'écrie « Messieurs, sauvons la lune, car la terre veut s'asseoir dessus ».

(2) Voir "A propos du *Journal d'un fou*" de LU XUN : Claude Lorin, *Evolution Psychiatrique*, septembre 83.

II LE CONTEXTE AUTOBIOGRAPHIQUE DU « JOURNAL »

Des réalités importantes de l'histoire individuelle de Gogol mais aussi de l'histoire russe sont contenues dans cette nouvelle.

Rappelons quelques éléments autobiographiques afin de bien saisir comment Gogol s'implique dans son œuvre.

Né de parents qui sont de petits hobereaux ukrainiens, Gogol est un enfant maladif, scrofuléux, choyé par une mère très pieuse. Son frère cadet meurt quand il a dix ans. Son père meurt en avril 1825; Gogol a seize ans. Au lycée de Niejine où il fait ses études, il divertit ses camarades mais éprouve le sentiment d'être différent des autres. Il s'imagine avoir un destin exceptionnel. Il part pour Saint-Petersbourg et découvre la vie de petit fonctionnaire, après avoir voyagé à travers l'Europe (Lübeck, Travemünde et Hambourg).

Gogol se plaint "d'étranges maladies". Il entre au ministère des Apanages et découvre les affres d'une hiérarchie impersonnelle. Il démissionne de son poste au ministère de l'Intérieur, entre au ministère de la Cour où, en juillet 1830, il devient sous-chef de bureau.

Son sentiment d'étrangeté le conduit à des actes "bizarres".

Par ailleurs, il se dissimule sous divers pseudonymes; il signe V. Alov pour sa première œuvre, intitulée *Hans Küchelgarten* (1828).

Face à la sévérité de la presse, il brûle les exemplaires disponibles de cette œuvre et s'enfuit à l'étranger. Dès lors, sa vie sera dominée par l'orgueil et l'espoir, l'abattement et la fuite. Gogol se croit appelé à servir l'humanité. Cette conviction se retrouve dans le délire de rédemption d'Auxence Ivanovitch. Gogol a désormais le sentiment d'avoir une mission à accomplir, une vérité à proclamer. Il devient errant, parcourt l'Europe muni d'un maigre bagage.

Il publie anonymement *Italie* ainsi que *Bisavriouk ou la nuit de la Saint-Jean*.

Il signe "Panko-le-rouge, éleveur d'abeilles", pour *Les soirées du hameau* (1831). Après la publication du *Journal d'un fou*, le ministère accorde à Gogol un congé de quatre mois pour "raison de santé". Il séjourne à Moscou puis à Vassidienska, et part pour la Crimée. L'année suivante, Gogol quitte Petersbourg et gagne l'Allemagne. De retour à Moscou, en septembre 1839, il continue cependant à écrire à sa mère, exactement comme s'il était encore à l'étranger. Après

bien des difficultés avec la censure, le premier tome des *Ames mortes* est publié.

En 1845, on édite à Paris une version française des *Nouvelles russes* de Gogol, dans lesquelles se trouve « записки сумасшедшего ». Sainte-Beuve, qui a déjà rencontré Gogol en 1839, est particulièrement élogieux. Mais, cette même année 1845, Gogol est "déprimé" (3). En juillet 1845, il jette au feu la première partie des *Ames mortes*, ouvrage sur lequel il travaillait depuis cinq ans.

En 1850, la "dépression" de Gogol s'intensifie. La fuite du temps l'obsède. Le bruit se répand qu'il a "perdu l'esprit". Il a déjà brûlé deux fois son manuscrit des *Ames mortes*. J'ai montré dans *L'Inachevé* (4) le fonctionnement du processus de suridéologie qui conduisit Gogol au rejet de son œuvre, mais il s'en explique lui-même dans une lettre. Écoutons-le :

"Le deuxième volume des *Ames mortes* a été brûlé parce qu'il devait l'être. Pour ressusciter, il faut d'abord mourir. Il m'a été dur de brûler une œuvre qui m'avait coûté cinq ans de travail acharné et dont chaque ligne avait causé en moi une commotion, une œuvre où j'avais mis le meilleur de moi-même. Mais tout a été brûlé et cela à une minute où, voyant la mort en face, je désirai laisser après moi un souvenir plus digne de ma mémoire. Je remercie Dieu de m'avoir donné la force d'agir ainsi.

Dès que la flamme eut consumé les derniers feuillets de mon livre, son contenu, nouveau phénix, ressuscita soudain sous des espèces épurées et plus lumineuses, et je reconnus que ce que j'avais pris pour de l'harmonie n'était encore que du chaos. La publication du deuxième volume, sous la forme que je lui avais donnée, eût causé plus de mal que de bien. Peu importe le plaisir que j'eusse procuré à quelques amateurs. Ce n'est pas eux que je dois prendre en considération mais bien la masse des lecteurs pour qui j'écris les *Ames mortes*." Malade et de plus en plus seul, Gogol s'engage dans la voie de l'ascèse et du renoncement aux réalités de ce monde. Dans la nuit du 12 février 52 il jette à nouveau au feu le manuscrit du 2^e tome des *Ames mortes*, pourtant à peu près achevé. Les jours suivants, il refuse tout soin, toute nourriture, et meurt, une semaine

(3) Dixit Hubert Juin, voir ses notes sur les *Nouvelles pétersbourgeoises*, Gallimard, Paris, 1966.

(4) Pour de plus amples précisions sur cette question voir *L'Inachevé* : Claude Lorin, Ed. Grasset, 1984, p. 105 et suivantes.

plus tard, à Moscou.

Il aura passé une grande partie de sa vie à essayer d'écrire les *Ames mortes*, victime de son perfectionnisme, submergé par l'ampleur d'une œuvre toujours à accomplir.

Gogol transmue en mots son propre nomadisme, ses angoisses, ses passions, sa souffrance. C'est parce qu'il sent en lui-même, et de façon intime, la nécessité d'écrire sur sa

propre folie, que ce texte devient le *passage à l'acte* d'écriture d'une aventure individuelle profonde.

Aussi Gogol aurait-il pu écrire, à la façon de Flaubert : « Auxence Ivanovitch, c'est moi », tant ce *Journal* est un écrit où s'insinue sa vie. Le *Journal d'un fou* exprime donc aussi un lien sincère et authentique avec une certaine forme de folie qui est en lui.

III LE CONTEXTE HISTORIQUE DU JOURNAL

A) La fonction subversive du texte

Sans doute ce texte exprime-t-il une forme d'investigation du mode de fonctionnement mental de Gogol lui-même. Mais, précisément, cette création littéraire auto-analytique personnalise et transfigure sa folie. Le texte nous révèle une folie qui déjoue l'ordre social.

A une époque où la coercition tsariste est stupéfiante, il est un témoignage singulier sur la vie sentimentale miséreuse d'un fonctionnaire moyen. Gogol met en relief la structure vassale et l'attente messianique d'un peuple pour lequel la folie constitue, sur le plan social, une révolte contre l'ancrage structural de la servitude : en devenant le roi d'Espagne, le "fou" déterritorialise la Dérison féodale tsariste. Les lignes de fuite et la dérive des lieux traversés par Gogol lui-même y font écho.

De fait, l'actualité du *Journal d'un fou* consiste en une satire féroce de la machine bureaucratique de Nicolaï I^{er}. Par dérision, Gogol oppose les signes collectifs de cette "folie" au fonctionnarisme tsariste. Il offre une "situation" du fou dans son rapport aux stratifications sociales et aux lois que promulguent les esprits conformistes.

Nous rappelons en encadré quelques-unes des lois tsaristes se rapportant à la vie amoureuse et conjugale.

Par dérision et antiphrase "le fou" dénonce les tares du régime dans lequel il vit. La censure s'exerce. Le "fou" met en relief l'apathie, la lourdeur et la stupidité du bureaucratisme russe. Le monde visionnaire du *Journal* ouvre, paradoxalement, la voie au réalisme littéraire russe. Car Gogol part toujours d'une description minutieuse de la réalité quotidienne, mêlant fantasmes et détails pittoresques. Le "fou" déclare : « Les fonctionnaires de mon espèce sont entassés (dans la maison) les uns sur les autres comme des chiens! » (p.

Article 106 - "Le mari est tenu d'aimer sa femme comme son propre corps, de vivre en harmonie avec elle, de l'aider quand elle est malade. Il est tenu de subvenir à ses besoins selon ses moyens et ses capacités".

Article 107 - "La femme est tenue d'obéir à son mari en tant que chef de famille, de lui conserver amour, respect et obéissance illimitée, de lui accorder toute faveur et de lui témoigner toute affection en tant que maîtresse de maison".

Article 164 - (se rapportant aux droits des parents) "Le pouvoir des parents s'étend aux enfants des deux sexes de tout âge".

Article 165 - "Les parents ont le droit, pour l'amendement des enfants insolents et désobéissants, d'user de mesures correctrices à domicile. Si celles-ci sont insuffisantes, les parents ont le droit :

1°) De faire mettre les enfants des deux sexes en prison pour désobéissance volontaire au pouvoir parental, pour immoralité ou tout vice notoire;

2°) D'entamer une procédure judiciaire contre les enfants. La condamnation pour désobéissance volontaire au pouvoir parental, immoralité et autres vices notoires est l'emprisonnement de deux à quatre mois, sans enquête particulière de la part des Cours. Dans de tels cas, les parents ont le droit de faire abréger ou suspendre la peine comme ils le jugent bon".

67) note Gogol. Ivanovitch ajoute : « Je ne vois pas l'intérêt qu'il y a à travailler dans un ministère » (p. 64). Et, un peu plus loin : « J'ai

regardé toute cette vermine administrative » (p. 87).

Enfin : « Je ne vais pas continuer à recopier vos sales paperasses » (p. 87) s'autorise à dire le "fou".

Le journal constitue la négation d'un monde réel, supposé rationnel, que Gogol juge, en fait, absurde. Il est subversion et évocation de ce monde. Le "fou" affirme ce que Gogol ne peut ouvertement dire. « Je ne peux pas souffrir la société des valets » note Gogol (p. 69). « Parmi mes pareils, les fonctionnaires, il y a de véritables cochons » (p. 72). « La belle affaire qu'un conseiller aulique... » (p. 70).

Gogol parle aussi « d'esclaves stupides » (p. 69). Le chien, symbole d'asservissement, est aussi une figure de rêve. Le texte subit les effets d'auto-censure et de la censure d'État. Le refoulé qui surgit n'est autre que l'amour impossible d'un roturier pour une femme d'un rang social plus élevé. Sans cesse revient dans le texte cette ritournelle : « Si sa fille, elle aussi... Eh, canaillerie... C'est bon, c'est bon... Je me tais! » (pp. 68, 72, 73, 75, 77, 78).

L'image du fou dans le *Journal* permet que s'exerce la fonction onirique de l'absurde. Le rêve de la représentation de Wagner analysé par Freud signifie d'une façon analogue : « C'est un monde à l'envers et une société de fou » (5). Et Freud précise : « L'absurde du rêve n'est pas un simple "non", c'est la reproduction d'une tendance des pensées latentes à rire de la contradiction ».

B) Situation du "fou" dans la Russie tsariste

Nous sommes au X^e et XI^e siècle, en Russie de Kiev. Les fous errent dans la steppe. Lorsqu'ils arrivent dans un village, ils reçoivent de l'aide dans les monastères. La folie est une "infirmiété sacrée". Elle est considérée par les religieux comme un "châtiment divin" et c'est pourquoi ce sont les monastères qui donnent asile aux aliénés.

En Russie moscovite, au XVII^e siècle, la folie va, lentement, être considérée comme une maladie. Un siècle plus tard, Pierre III rend un *Oukase* (1761) :

"Ne pas abandonner les fous aux monastères, mais construire pour eux des maisons spéciales pareilles aux asiles existant à cet effet dans les états étrangers".

Le premier asile psychiatrique, qui recevra plus tard le nom d'hôpital psychiatrique Preobrajewski, est créé à Moscou en 1809. Toutefois, un établissement spécialisé préfigurant cet hôpital existait, dès 1779, à Saint-Pétersbourg.

Malgré les mesures sanitaires prises, la situation des "fous" dans les hôpitaux reste très pénible : toutes sortes de mesures de contention sont prises à leur égard; on les lie, on les enchaîne, on leur met des camisoles.

En 1811, le docteur Kibaltchitch, médecin-chef d'un asile de Moscou, introduit des mesures plus clémentes, assurant aux malades de véritables entretiens.

En 1828, V. Sabler, nouveau médecin-chef du même asile, supprime les mesures de coercition, introduit la documentation médicale sous la forme d'une fiche de maladie pour chaque patient, organise des ateliers pour ses pensionnaires. V. Sabler accorde une grande importance aux facteurs psychogènes. A la fin du XVIII^e siècle et au début du XIX^e, plusieurs médecins hospitaliers, en particulier M. Moudrov et I. Diadkovski, mettent au point une psychiatrie clinique réelle.

Des psychiatres contemporains de Gogol, comme F. Herzog et P. Malinovski, accordèrent une attention particulière aux causes des maladies psychiques, aux soins et aux traitements à dispenser. P. Malinovski insistera d'ailleurs sur le rôle des facteurs sociaux dans la genèse des troubles mentaux. Enfin, S. Korsakov, protagoniste de l'École psychiatrique de Moscou, abolit définitivement la contrainte physique des malades et propose le principe de l'alitement : dès lors, les "fous" sont considérés comme des malades somatiques ordinaires. Korsakov associe des infirmières au travail psychiatrique.

(5) *La science des rêves*, S. Freud, P.U.F., Paris 1973, p. 370.

IV GOGOL INSPIRATEUR DE L'ÉCOLE RUSSE

« записки сумасшедшего » est lu et connu des contemporains et des continuateurs de Gogol. La répercussion de ce *Journal* sur le monde intellectuel russe se manifeste à différents degrés : l'analogie thématique avec *La dame au petit chien* de Tchekhov, les travaux de l'école neuro-psychiatrique russe, en particulier les travaux de Pavlov sur les réflexes conditionnels et inconditionnels de ses chiens salivants, *L'Idiot* également, dans lequel Dostoïevski fait explicitement référence à Gogol : « Cette foi candide et outreucidante d'un sot qui ne doute ni de lui, ni de son talent, a été admirablement rendue par Gogol » écrit Dostoïevski (6).

Aucun intellectuel russe n'ignore cet écrit de Gogol qui a le mérite de mettre l'accent, pour la première fois, sur la vie fantasmagorique et la folie humaine. Le *Journal* est donc un écrit princeps dans ce domaine. Griboïedov avait pourtant frôlé le thème avec *Le malheur d'avoir trop d'esprit*, Pouchkine aussi, dans *La joie éteinte des années folles*. Gogol fait même référence dans son *Journal* au nigaud russe *Philatka*, vaudeville populaire de Grigoriev.

Mais Gogol, traitant le thème de la folie pour un large public, fait émerger des images, des scènes singulières, des représentations issues du processus primaire. Il s'inspire des travaux de Kaverznev (*De la transformation des animaux*) (1775) et trouve chez Radichtchev l'idée d'une évolution animale que Lamarck exposait dans sa *Philosophie zoologique* (1809). Pourquoi le chien est-il, dès lors, l'objet d'étude privilégiée? Ne fonctionne-t-il pas, dans le *Journal*, d'une façon métaphorométonymique comme le phallus d'Ivanovitch?

Filomafitskii, représentant de l'école physiologiste russe, travaille dès 1842 sur la fistulisation gastrique du chien et soupçonne le rôle du cerveau dans l'inhibition des réflexes. Setchenov poursuit ses recherches et rédige *Les réflexes de l'encéphale* (1863). Il démontre que l'activité cérébrale dépend de l'action exercée sur le système nerveux central par des stimuli du monde externe. Il réfute l'idée d'âme régissant la pensée, la volonté et les sentiments et découvre le mécanisme de l'inhibition centrale. Pavlov, continuateur des idées de Setchenov, éduque des chiens gogoliens, fonde la théorie de l'activité nerveuse supérieure et pose les bases de la neuro-psychiatrie russe. Vyedenski, lui aussi disciple de Setchenov,

étudie les mécanismes de l'innervation réciproque. Il est à l'origine de l'électrophysiologie.

L'école russe ou Nervisme fait une place importante à l'étude expérimentale sur le chien des troubles fonctionnels dépendant du système nerveux.

A Saint-Petersbourg, l'influence de Gogol est importante. Ivan Balinski vit aussi à Saint-Petersbourg. Il y fait ses études et a l'honneur d'être le premier à enseigner la psychiatrie en 1857, à l'académie médico-chirurgicale de Saint-Petersbourg. Une clinique psychiatrique s'ouvre en 1867. Balinski s'attache à l'organisation des soins et aux traitements. De 1860 à 1884, Balinski reste professeur à Saint-Petersbourg, fondant la Société pétersbourgeoise de médecine mentale, s'attachant à doter plusieurs villes russes d'établissements destinés aux fous. Balinski fait figure de pionnier dans l'organisation des soins aux malades mentaux dans l'empire du tsar (7).

I. Merjeevski, disciple de Balinski, étudie surtout les psychoses et la paralysie générale. Il décrit aussi la microcéphalie qui, selon lui, provient d'un retard intra-utérin du développement du cerveau, sous l'influence de différents facteurs.

V. Bechtérev, lui aussi, fait ses études à Saint-Petersbourg. Il est connu de Freud. Il travaille en Allemagne, dans le service de Fleischsig, puis à la Salpêtrière chez Charcot. Freud se trouve en rivalité avec Bechtérev et ne l'apprécie guère. Il écrit, dans la *Science des rêves*, à propos des malades souffrant d'éreuthophobie :

« J'en traite en ce moment quelques-uns. Une publication récente de Bechtérev sur cette névrose m'a été désagréable » (8).

Bechtérev fonde, en 1887, la Société de Neuropathologie et de Psychiatrie. Il est nommé en 1893 à la chaire des maladies mentales et nerveuses de Saint-Petersbourg.

1887 est aussi l'année de la publication du livre de S. Korsakov intitulé *Les troubles de la sphère psychique dans la paralysie alcoolique et leurs relations avec les troubles psychiques de la polynévrite non alcoolique*. En étudiant l'hallucination alcoolique et le délirium tre-

(6) *L'Idiot*, F. Dostoïevski, Gallimard, Paris 1953, t. 2, p. 234.

(7) Voir *Nouvelle histoire de la Psychiatrie*, J. Postel, C. Quézel et collab. Privat, 1983.

(8) *La science des rêves*, op. cit. p. 259.

mens, il rencontre des malades en proie aux hallucinations visuelles d'animaux. Après avoir travaillé sous la direction du neurologue Alexis Kojevnikov, Korsakov est nommé professeur à l'université de Moscou. Il dirige, à partir de 1892, la clinique universitaire de neuro-psychiatrie. Il publie son *Cours de psychiatrie* en 1893.

Nous savons que Korsakov est l'instigateur d'une réforme des institutions psychiatriques dans la Russie du siècle dernier. L'année de sa mort, il publie *L'alitement dans le traitement de la psychose* (1900). Il est le créateur du premier *Journal russe de psychiatrie et de neuro-pathologie*, et le véritable fondateur de l'école psychiatrique de Moscou.

Eu égard au problème clinique et sociopolitique que pose le *Journal d'un fou*, il faut savoir que V. Kandinski, étudiant plus particulièrement le délire et les hallucinations, pose les jalons d'une véritable psychiatrie légale.

V. Serbsky, rédacteur en chef du *Journal de neuropathologie et de Psychiatrie*, exerce à partir de 1888, à la clinique psychiatrique de Moscou, se préoccupant lui aussi, essentiellement, de psychiatrie médico-légale. Il s'attache à obtenir des garanties d'expertises pour les malades mentaux.

Mais, le *Journal d'un fou* en témoigne, c'est à Gogol que revient la première initiative littéraire donnant à voir la folie au regard de ses contemporains.

La *fonction abréactive* du *Journal* prend effet du mal-être secret de Gogol lui-même.

La *fonction subversive* du *Journal* réside dans le dévoilement de la servitudes des "sujets" du Tsar.

« записки сумасшедшего » constitue un apport précieux qui sensibilisera les Russes à l'intrication de *l'aliénation mentale* à *l'aliénation sociale*.

C. LORIN : *A propos du journal d'un fou, de N. Gogol*. L'INFORMATION PSYCHIATRIQUE, 60, 3, 1984, pp. 289 à 298.

Communiqué

Le Prix Maurice Bouvet, de psychanalyse, a été attribué en 1984 (21^e prix) à **Jean Cournut**, pour son article :

"Deuils ratés, morts méconnues"

Bulletin de la Société Psychanalytique de Paris. N° 2, février 1983.

Ce travail a été repris et précisé dans : "D'un reste qui fait lien" — Liens — Nouvelle Revue de Psychanalyse — XXVIII — Gallimard.